

*Vallen is als vliegen / Tomber, c'est comme voler*, Manon Uphoff, Querido, 2019

Fragment vertaald door Françoise Antoine (15/09/2020)

Hoofdstukken 1 en 2 : p. 11-32

## **Le long hiver de notre dissentiment**

Cher lecteur,

Je ne voulais pas raconter cette histoire. Longtemps, je me suis accrochée à l'idée de mon échappée miraculeuse, de mon « saut quantique », espérant pouvoir vivre dans le calme et le contrôle à l'intérieur d'un monde de fiction. Un monde de mon invention, dans lequel je pouvais entrer et sortir à ma guise.

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours aimé les histoires, et ma faim de récits allait bien au-delà de l'ordinaire, du normal ; j'avais un œil, une oreille et un nez aiguisés pour la tragédie. Je piaffais et soufflais comme un cheval... curieuse, ravie. Enfin il se passait quelque chose, enfin les choses devenaient claires ! Paraboles, mythes, légendes, contes de fées effrayants. Ils éperonnaient mon cœur, aiguillonnaient mes sens. Regardez, là ! une main transpercée de clous, un enfant avec un éclat de glace dans le cœur, une ville détruite par un châtement divin. Quelle horreur, quelle gravité, quelle réalité.

Je n'avais pas de plus grand désir que celui de pouvoir un jour apporter ma pierre à ce grand édifice de l'expérience humaine. Mais qui peut prédire ce qui se détachera un jour de l'obscurité pour nous poursuivre comme un chien peureux ?

Durant l'hiver 2009, je perdis cet amour des histoires qui m'avait réchauffée jusque-là, et de l'anxiété apparut à la place.

C'était peu après la publication d'un livre dans lequel j'avais mis en scène des amis, de la famille, ainsi que mon mari Oleg. Mais ce dernier avait refusé net le rôle de muse, à la suite de quoi nous avons sombré dans une crise profonde. À la même période, mon meilleur ami m'envoya un message pour me dire qu'il était gravement malade et que nous ne nous verrions plus beaucoup et certainement plus avec la même insouciance.

L'hiver, donc. La nuit tombait et je me tenais devant la fenêtre de mon bureau dans la « cabane » où nous nous étions installés temporairement, une maison dont Oleg avait reçu la gestion. C'était une construction laide et déséquilibrée, ersatz bon marché d'une ferme qui se dressait autrefois sur ce même terrain, sans particularités (seules les étables étaient encore là),

si bien qu'on pouvait dire sans prendre trop de risque que nous étions les seuls objets originaux du lieu.

Je n'avais presque plus travaillé depuis mon Livre Pourri, mon Livre Ignoble, mon Mauvais Livre, écrivant « sans morale ni conscience ».

Les dernières semaines avaient été d'une certaine dureté. Avec des jours d'affilée d'accusations, de silences amers, de remarques acerbes et de crises de larmes de ma part, imbibées d'un apitoiement sur moi-même étouffant. Après quoi j'avais essayé de me guérir toute seule à coups de documentaires National Geographic et de longues balades dans la neige, qui n'avait cessé de tomber en abondance pendant cette période. Ô généreuse neige. En quantités telles que je ne savais plus quoi faire avec, une fois que j'avais construit des bonshommes de neige, tiré la langue pour y recueillir les flocons et regardé notre jeune matou Yevgeni retraverser l'étendue blanche en sens inverse en posant les pattes dans ses propres empreintes. Flocon après flocon après flocon... jusqu'à former des tours devant la maison. Et personne à qui parler depuis que j'avais arrêté d'écrire, à part les lettres à mon ami mourant, mais je ne disais rien de ces lettres. Au moins quelqu'un qui aime bien recevoir des nouvelles de moi, en direct de ma Nouvelle-Zemble, pensais-je. Car c'était bel et bien la Nouvelle-Zemble ici, et je m'y retrouvais réduite à une ration à peine suffisante pour survivre. Certes, Oleg me tolérait dans le lit, mais il y faisait glacial comme dans la toundra. Je le quittais au milieu de la nuit pour me glisser dans la pièce d'en face. Mon bureau, haha, où je ne faisais rien, mais où je m'asseyais comme un gnome ou un antique bouddha chinois sur le plancher en pin, posé par lui des mois plus tôt (quand nous rêvions encore de ce que cet endroit pourrait devenir), nue, la morve et les glaires coulant de mon nez, déchirant l'une après l'autre les pages de mon livre. J'arrachais des chapitres entiers du petit monstre que j'avais créé, et même des mèches de cheveux de ma propre tête, jusqu'à ressentir des pulsations et battements douloureux dans le poignet.

Que m'avait apporté l'écriture (me demandais-je), à part de perdre la chaleur, l'attention et la tendresse ?

Comme je devais me défendre !

Même un cartooniste, qui m'avait caricaturée pour un magazine, m'avait fait de petits yeux troubles, sans une lueur dans les pupilles, comme si je n'étais pas humaine. Ils n'avaient pas senti l'amour, et non, pas une miette de joie pour le pauvre petit écrivain, pas même d'argent pour joindre les deux bouts.

Il ne restait rien de l'odeur jadis si envoûtante des livres, de la jubilation et du plaisir d'écrire.

« *Per aspera ad astra...* tu m'as trahi, trahi... »

Ces mots d'Oleg continuaient de faire leur œuvre disloquante. Tu es une traîtresse. Tu te mêles parmi les gens, tes propres amis, ta propre famille, mais sous ton bras, ou dans une cavité ombreuse, un pli ou une fente, tu caches ton sale petit carnet de notes... Comme une créature abjecte, une garce infâme, tu te coules dans les couloirs de notre monde commun. (*There's a killer on the road, his brain is squirming like a toad.*)

Vous voyez, j'avais rendu tout le monde furieux. Et ceux qui n'étaient pas en colère étaient morts.

Des regrets donc, et de la douleur et de l'automutilation, et l'intense travail de désagrégation et de destruction des livres. Trente-deux exemplaires et plus qu'un à déchiqueter. Et pendant tout ce temps, je me sentais comme l'une des épouses condamnées à mort d'Henri VIII.

*King Henry, to six wives*

*He was wedded*

*One died*

*One survived*

*Two divorced*

*Two beheaded*

Seuls et amers sont les dérangés.

Cette créature qui ressemble à Sméagol dans la pièce ? C'était moi, debout à la fenêtre de mon bureau en ce dernier jour de l'année, regardant les branches des arbres agitées par le vent et les deux silhouettes sombres. Celle d'Oleg, élancée et droite comme un i, occupé à planter ses torches artisanales dans le sol de chaque côté du chemin, et mon frère Max, de dix ans mon aîné, qui attisait le brasier avec un bâton (heureux, comme je le suis toujours aussi, d'être tout près du feu et de le regarder croître et bouger en se nourrissant de lui-même).

Oui, de l'anxiété, depuis le moment où ma plus jeune sœur Libby avait appelé pour dire qu'elle ne viendrait pas fêter le Nouvel An avec nous ce soir-là ; un incident s'était produit avec le feu d'artifice, et sa femme et elle devaient conduire leur petit garçon à l'hôpital. Et j'écoutais tambouriner mon cœur au début de ce que je considère aujourd'hui comme le long hiver de notre dissentiment. Lorsque, dans notre famille, nous devînmes tous des patients, souffrant de maladies obscures et de symptômes compliqués. Tandis que je vivais à l'orée de la forêt dans cette maison qui n'était pas une maison, mais plutôt un abri, un refuge parmi les

arbres, dans lequel je me cachais, comme les lapins pour échapper au matou Yevgeni. Même si ce dernier les débusquait sans peine hors des buissons. Il les ramenait chez nous par la chatière, les dépiautait à son aise dans le couloir, nous laissant une patte porte-bonheur. Ou un reste immangeable d'intestins. Oleg était toujours le premier à pénétrer dans l'abattoir le matin et il faisait de son mieux, armé du Cillit Bang, pour le faire de nouveau ressembler à l'entrée d'une habitation, mais ce n'était pas une habitation, comme je l'ai déjà dit.

Une période où tous les liens furent rompus, toutes les promesses de fidélité violées. Où Libby avalait des pilules (« Donne-moi un autre diazépam, donne-moi un autre petit diazépam... ») et sa femme Dana Kidd (qui s'était allongée dans d'autres maisons dans d'autres lits) s'assit à la table de Noël avec un œil au beurre noir.

Et où mon frère Max emménagea dans mon bureau, dans lequel il dormit à partir du réveillon du Nouvel An sur un lit d'appoint d'une personne. Après plus d'un quart de siècle, il avait été congédié à la fois de son travail et de son mariage. Sa femme l'avait échangé contre leur éducateur canin.

Il arriva un dimanche soir, le visage couvert de ce psoriasis transmis avec une précision arithmétique par les gènes de ma mère à ses deuxième, quatrième et huitième enfants. Une affection qui s'atténuait à mesure que le soleil desquamait l'épiderme, mais qui, dans les moments d'adversité (« Qui va encore vouloir de moi... ! à cinquante-neuf balais ! »), embrasait son visage jusqu'à lui faire un masque écarlate, tout hérissé de paillettes d'argent, qui recouvraient parfois jusqu'à ses paupières en provoquant alors de vilaines inflammations. Sans se plaindre, il avait posé son attaché-case (brosse à dents, ordinateur portable, sous-vêtements) et l'étui de son télescope contre la cloison oblique et s'était allongé sur le lit de camp.

Le matin, je le réveillais avec une tasse de café instantané et me sentais un instant chaleureuse et maternelle, mais je n'entrais pas plus loin – même si, au début, dans cette pièce mal éclairée que j'avais meublée d'une table en bois sombre aux pieds courbes Louis XV (une pièce dénichée chez Emmaüs, avec une petite lampe blanche et une chaise de bureau Ikea), j'avais aimé contempler les sapins de la parcelle de devant. Délimitée d'un côté et coupée du monde par la route provinciale, sur laquelle l'après-midi les voitures étiraient leurs serpentins lumineux rouges ou blanc-jaune, leurs pneus grésillant sur l'asphalte quand la chaussée était humide ou mouillée ; et de l'autre côté par les hauts buissons et les épicéas formant l'entrée de la forêt. Et me sentir calme, satisfaite, ou juste agréablement abandonnée. (Bien que je ne le fusse pas encore à l'époque.)

Un temps où je n'écrivais pas, mais où je ressentais le besoin physique de m'entourer de livres, que je commandais en grandes quantités sur Amazon et sur Bol, tandis qu'Oleg se penchait sur ses serres artisanales, dans lesquelles il faisait pousser des bettes (*blitva*), des tomates, des radis et de la laitue. Un temps où Libby appelait, encore et encore. Pour dire que cette fois on prenait vraiment son cœur pour de la litière pour chat... Que cette fois on le lui avait vraiment accroché à un clou rouillé...

Un temps où je la revoyais constamment assise par terre au milieu de notre chambre, après Noël, couverte des cendres de son mariage brisé. Se tordant les mains, le visage creux, la bouche comme le trou noir d'un masque de théâtre nô. À table, par-dessus laquelle Oleg et moi, après le repas de Noël, nous nous étions jeté à la figure des bougies chauffe-plats allumées qui avaient laissé des traces larmoyantes sur le mur rouge sang (ambiance !) et deux estampes japonaises. « Comment c'est possible, tant de mensonge ? Mentir et tromper, les deux ! »

Et où je pensais qu'il en serait toujours ainsi, avec Oleg qui m'en voulait à mort et Libby qui m'appelait pour me dire : « Je l'ai vue, Dana Kidd... dans cette maison... c'était sa voiture, elle était là, avec *l'autre*. » Ou mon portable vibrant au milieu de la nuit : « J'ai encore réfléchi ; je crois qu'elle ne mérite même pas de vivre... ! »

Ce temps où mon meilleur ami mourut, après quoi la partie d'échecs qu'il avait entamée avec Oleg resta inachevée sur le piano. Où les hautes étagères grises, montées à la hâte, se remplissaient de livres, mais où

### Songs for Herring

Once upon a morning  
a herring came along  
silent, silken, shy  
on to the shore it came  
wearing a suitcase  
tied around its slender waist  
a sorrowful expression on its fishy  
face a  
something tender and  
melancholic in its, yet manly,  
gaze  
'I seek for shelter,' muttered he,  
his voice sounding rather soft  
'a house or an apartment, a  
private space, a loft,  
I am a wealthy fish and I am  
willing to pay,  
as long as you can offer me a  
safe & silent  
place to stay'  
'Well, come along,' I said  
'Come along with me,  
if you are able, if you can,  
I have been lonely and  
for a while  
I have been searching

je n'écrivais plus rien, à part mon  
(mélodramatique) journal intime et des  
chansonnettes de pêcheurs, que je postais sur  
Facebook.

De sorte que maintenant, avec le recul, il  
semble que tout cela se soit passé en une  
seule saison étirée au cours de laquelle nous  
devînmes tous plus durs, plus coriaces et  
moins amènes, cependant que la neige  
tombait sur nous, épaisse et dense comme de  
la pâte, et que la Grande Récession réclamait  
nos cœurs, nos foies et nos reins.

Bien que dans les faits, tout le pays fût en  
effervescence et sur ses gardes. Les griefs  
flambaient rapidement, étaient partagés de  
façon massive et précipitée, pour ensuite  
s'éteindre, sans rien laisser derrière eux,  
semblait-il, que les lambeaux rouges de feux  
d'artifice pas complètement brûlés, et le  
danger pour ceux qui allaient parmi les  
débris à la recherche de ce qui n'avait pas  
encore explosé. Certains événements  
provoquaient un choc, un moment commun  
de peur et de sollicitude, mais même ces  
chocs ennuyaient rapidement, devenaient  
époussés une fois le moment passé. On s'y  
habitait, évoluant d'une émotion à une  
autre, se regardant mutuellement, les yeux  
mi-clos, façon western, s'attendant chez  
l'autre à un calcul que l'on niait chez soi-  
même.

for a man'  
'I am no man, but fish,' he said  
in a friendly voice  
'Well, in that case, you gentle fish,  
you leave me no other choice  
You can be my tender dish,  
and we'll be intimate that way, rest in  
my mouth, sweet fish'  
Oh, he tasted good, he tasted humble  
and fertile  
and, oh, I had been lonely, I had been  
lonely for a while...  
He tasted true and good, and  
I cried bitterly  
when he was gone,  
leaving only a salty aftertaste  
on my tingling tongue  
a faint and salty residue,  
just like that of a gentle man... and  
now it seemed a bitter waste,  
that I had spent a good & honest being  
with my greedy haste & taste  
I had spent my fish  
and now I walk  
lonely to the shore  
cause silver slender fish like  
that come only once  
and nevermore...  
Yes, I should have known  
much better  
than to mistake him  
for a dish  
and I weep bitter, bitter tears  
for my tender fish

La seule interruption fut la visite impromptue du dernier ami qui nous restait, le surfeur argenté Sebastiaan (auquel il ne sera plus réservé d'espace dans ce contexte), ex-linguiste à la retraite, qui déboula du bois comme l'éclair, arc-bouté sur le guidon de son vélo, précédé de ses petits palefreniers, les lapins qui sautaient de part et d'autre de ses roues. Il nous apportait des cadeaux dans un sac en plastique. Des DVD et de fins recueils de prose et de poésie publiés à compte d'auteur, qu'il me remit galamment, à deux mains, et que je rangeai sans les lire et n'ouvrirais que des années plus tard.

Ne m'en veuillez pas si je suis si longue à mon sujet. Je sens que je dois vous dire qui j'étais et ce que j'avais voulu être, avant de pouvoir descendre par paliers vers notre première demeure. À laquelle mes pensées me ramenaient en ces jours (sombres) où le son d'un vieux tambour familial résonnait de plus en plus fort.

Oui, de l'anxiété, un sentiment d'alarme... et puis, l'embrasement.

### **Henne-la-Flamme**

Le 13 novembre de l'année 2015, Henne-la-Flamme tomba dans l'escalier et mourut, quelques heures avant qu'un groupe de jeunes gens, sortis au Bataclan de Paris, ne soient à jamais empêchés de vivre d'autres innocentes soirées.

Henne-la-Flamme était ma sœur. La fille aînée de ma mère.

Elle gisait en bas des marches et refusa l'ambulance, malgré le médecin et le personnel ambulancier qui insistaient pour l'hospitaliser, la voyant gravement sous-alimentée et déshydratée.

Je ne lui avais plus rendu visite chez elle depuis des années et ne connaissais même pas son adresse. Dans ma vie, elle n'était guère plus qu'un moment récurrent de moquerie lors de notre annuelle Fête des Morts familiale. Il fallait la voir : cette mère, inséparable de son fils adulte dans sa chaise broum-broum-teuf-teuf de handicapé. Ça ne vous fait pas penser à *Psychose* ? Quel couple étrange et improbable !

Henne-la-Flamme avait soixante-neuf ans lorsqu'elle tomba. Pas un perdreau de l'année ; pour reprendre l'expression de mon père (qui à l'époque était déjà mort depuis quatorze ans), elle en affichait même « cinquante, rien qu'en dimanches ». Depuis le tournant du siècle, elle

menait une vie en retrait dans son deux-pièces tout neuf avec voile de ciment. Une résidence pour personnes âgées en bordure de Nieuwegein, jadis conçu comme lieu de rêve. Une banlieue sans violence ni souffrance, avec de l'herbe verte comme dans *Blue Velvet*, où notre mère avait cherché refuge (avec nous) au milieu des années 70.

Quand je vis Henne après sa malencontreuse culbute, elle ressemblait à un oiseau, son nez osseux en l'air, ses mains comme de petites serres. Elle portait une robe verte.

Ma sœur, je m'empresse de le dire, ne représentait aucune valeur économique et ne contribuait plus depuis des années aux finances publiques. Son héritage consistait en un compte bancaire provisionné de deux cents euros, quelques habits (de danse), des figurines en porcelaine, une poignée de meubles et un cendrier rempli de mégots de Pall Mall et Belinda. La maison fut vidée en une matinée. Même l'espace qu'elle occupait physiquement était réduit au minimum.

Dans ma jeunesse, Henne-la-Flamme (de seize ans mon aînée) avait été un symbole naturel de féminité. Une pie, folle de brillants, aux cheveux crêpés, parée de foulards. Avec sa sœur Toddie (d'un an sa cadette) et notre mère, elles formaient un bastion : *The Holy Trinity of Smoke*. Lorsque nous, les plus jeunes, revenions de l'école, nous les voyions dans leur palais de nicotine, tandis que la pièce de derrière grouillait de leurs enfants, nos petits neveux et nièces. Les jours d'école sur la Schimmelplein à Utrecht, mon petit frère Kaj et moi restions loger chez Henne. Elle nous préparait de la bouillie. « Tu veux une pomme, pouf, la voilà. »

En été, elle beurrerait nos tartines en bikini. Puis elle s'étendait sur une chaise pliante en toile orange qui rentrait tout juste dans le coin qui sentait le moisi et la mousse, et on eût dit une Napolitaine qui aurait été bannie ici dans ce pays humide.

Je suis presque sûre qu'étant jeune, Henne n'a jamais été vue comme autre chose qu'agréable-à-regarder, de même que Toddiewoddie. D'une certaine manière, ma mère, qui avait été jetée à la rue, les avait apportées dans son nouveau mariage comme deux fruits. Lorsque mes parents se marièrent à la fin des années 50, Henne avait cinq ans, Toddiewoddie quatre. Mon père, HEHH, Henri Elias Henrikus Holbein, artiste plasticien amateur, séminariste recalé, croyant et (ex-)détenu, devint leur beau-père, bien des années avant qu'il ne nous conçoive, nous les plus jeunes, les petits derniers, et qu'il ne se hisse grâce à des cours du soir au rang de mathématicien, scientifique, statisticien ; citoyen respecté et pater familias à la carrière enviable.

C'était en même temps un homme à l'esprit troublé, profondément endommagé (je peux et ose le dire à présent), sujet à des crises de colère, qui cherchait une issue inappropriée à toutes ses émotions et ses désirs, à ses souffrances et vexations chez ses (belles)-filles.

Mon père grandit dans les années de crise, pendant la Grande Dépression qui suivit la Première Guerre mondiale, dans une famille qui n'était pas mal disposée envers les sympathies et idéologies fascistes. Bien qu'aucun choix clair ne fût jamais fait, cela laissa sans doute dans sa pensée une empreinte des vies qui comptent ou pas. Il avait des idées bien précises sur les femmes. Elles représentaient des corps, la beauté et la sécurité qu'il recherchait. HEHH avait manqué d'une mère chaleureuse et vouait un culte à Marie d'une manière qui nous désespérait. Ses yeux brillaient d'un éclat sentimental lorsqu'il parlait du miracle : la façon dont elle avait été conçue sans tache, avait donné naissance à Jésus-Christ *et* était restée vierge.

Nous, les enfants du ménage, lui appartenions. Il nous habillait, nous nourrissait, gagnait sa vie pour nous, nous ignorait. Lorsqu'il atteignit un âge avancé, il fut gentiment pris en charge par Henne. Tout bien considéré, HEHH eut une mort relativement paisible. Le contraire de Henne-la-Flamme. Au moment de sa mort à lui, elle avait l'âge que j'ai aujourd'hui. Déjà divorcée, mais pas encore de fils handicapé. Maigre, mais pas encore affreusement décharnée. Une belle femme, qui se teignait les cheveux en noir corbeau. Il arrivait parfois qu'elle soit aphone. Il se passait alors des semaines sans qu'elle dise un mot, mais sa voix ne manquait à personne, même si nous étions aussi privés de son rire, dont je me souviens bien à présent. Penchée en avant, les mains sur les genoux, elle émettait un son profond. Quoi qu'il en soit, elle s'occupa de HEHH dans ses dernières années et elle en était fière. Je suppose qu'elle lui reconnaissait une certaine dignité.

Henne n'apprécierait pas que je cite son nom et que j'écrive ceci.

« Je n'ai peur de personne », dit-elle en s'enfermant dans sa maison. Et, fièrement : « J'ai toujours tout fait toute seule. »

Henne-la-Flamme me donna mon premier soutien-gorge. J'avais douze ans et me tenais sous la lampe dans ma toute nouvelle chambre. Elle avait aidé ma mère dans le choix du papier peint et de la moquette : des couleurs gaies des années 70, orange et violet (nous allions commencer une nouvelle vie), et me remit le miracle bleu nuit pour lequel je n'avais pas encore la poitrine nécessaire. Après son divorce (son mari avait une petite amie en douce), ses revenus chutèrent. Elle n'avait aucune formation, personne n'ayant jamais trouvé cela nécessaire, et déménagea dans un logement pour elle toute seule, où elle s'occupa plus tard de son fils. Il y a une histoire rattachée à cela. Notre neveu devint handicapé dans la maison de sa mère. Il y était retourné à l'âge adulte, après son divorce, dépressif et en quête de soins

maternels. Il n'avait ni travail ni bon caractère, même si l'hémorragie cérébrale changea la donne à cet égard. À force de rester au lit sans bouger pendant des mois au premier étage, il eut une thrombose. On entendit un boum et le retrouva coincé entre le lit et le mur. Poire au sirop devint son surnom : mou et sucré. Chaque soir, sa mère le poussait, marche après marche, jusqu'en haut de l'escalier.

Plus il s'enrobait, plus Henne maigrissait. Or elle avait toujours été mince. Le genre de minceur qu'un homme comme Trump aime. Vous voyez bien, une femme avec pas trop de chair, à part une paire de seins en gelée, qui ne prend pas trop de place et ne fait pas trop de bruit.

La colère. Parfois je sens qu'elle ne s'éteindra jamais, que cette torche brûlera éternellement. Deux ans après l'emménagement de son fils chez elle, ses allocations furent diminuées, car elle pouvait partager le luxe de son ménage avec ce fils, que l'idée de contribuer ne serait-ce que d'un euro n'effleurait pas. Il dînait dehors. Chez Van der Valk. Il y allait en voiturette et n'oubliait jamais le dessert.

Nous cancanions là-dessus lorsque nous l'apprenions.

Henne-la-Flamme ne disait rien. Elle savait formidablement se taire.

Elle garda le silence sur HEHH, qui avait dû la visiter aussi, sous les traits du Minotaure, quand elle était petite. Et sur son père biologique, qui avait demandé un jour à Toddie s'il pouvait voir sa culotte.

Elle fumait comme une cheminée et mangeait de moins en moins.

Elle riait, dansa encore plusieurs années après son divorce et persista dans son silence avec un mystérieux rictus sur les lèvres.

Elle était vieille, je la *trouvais* vieille. Elle était pauvre, célibataire, sans emploi.

Elle était mon cauchemar ambulante.

« S'il vous plaît, Seigneur, faites que je ne devienne jamais comme Henne. »

Elle pouvait rire comme une hyène. Mais ce n'était pas une sorcière, contrairement à ce que lui criaient les enfants dans la rue.

Elle était seule, renfermée sur elle-même.

N'est-ce pas ce qu'on attend ? Qui veut d'une hystérique ? D'une *nasty woman* ?

Le soir de son décès, quatre-vingt-dix jeunes furent fauchés à la mitrailleuse au Bataclan, et je n'osai pas laisser descendre en moi l'horreur de sa modeste mort.

Je me tiens avec mon bouquet de roses blanches devant sa tombe violette de romanichelle, petite et étroite, et ô *founding fathers*, ma colère est si grande qu'elle pourrait réchauffer le

monde entier.

« *Grab 'em by the pussy.* »

*Virez-les de leurs postes.*

Qu'elles s'occupent de leurs vieux parents incontinents et de leurs gosses.

Donnez-leur une bite.

Je sens ma colère grandir, s'enrichir de formes comme un tableau de Jérôme Bosch. Du calme. Deviens maîtresse de tes mots. Regarde ta colère, l'orange et l'or, le bleu froid. Elle est alors au pic de sa température, on peut y fondre du fer...

Henne-la-Flamme a consumé la sienne dans ses entrailles, comme un morceau de lignite. La dernière fois que j'ai voulu lui ressembler, c'était en 1975, je venais de recevoir ce soutien-gorge.

Après, j'ai dû aller courir.

S'il y eut, dès 2008-2009, durant le long hiver de notre dissentiment, les événements désagréables et dramatiques suffisants dans notre famille et notre cercle d'amis, et si j'avais dû, en tant qu'écrivain, accepter le jugement Zijlstra, je pense que nous n'avons réalisé qu'en 2015 que nous, « les plus jeunes », n'avions pas davantage conquis le monde et que nous étions d'une certaine manière composés d'une multitude d'impossibilités. Oleg, mon mari étranger, les losers socio-économiques de notre famille, le frère handicapé mental, le malade qui n'osait pas rester à la maison à cause de sa carrière et des œillades suspicieuses de la mutuelle, moi et ma bouche pleine d'implants qui semblaient mis par un amateur, et la pauvre Toddiewoddie, seule et abandonnée, sans mari, mais avec un lapin vibreur violet, pleurant la perte de sa sœur.

Eh bien, oui, nous tous : les marginaux, les inadaptés.

Je ne voyais pas souvent Henne, je la voyais rarement – cette unique fois par an où nous commémorions HEHH dans un restaurant de Nieuwegein.

« Si tu ne manges pas, tu sais ce qui va arriver », dis-je.

Ce sont les derniers mots que j'ai adressés à ma sœur.

Elle me sourit, d'un sourire énigmatique, et ne toucha pas à sa soupe. Sa prise d'aliments reculait depuis des années. Si bien que nous nous faisons du souci, mais de manière hâtive et irritée. Voyez-vous, nous avons nos propres déceptions à affronter. Cela ne m'amusait pas d'être une parasite.

« Mange, bon sang, si tu ne manges pas, tu vas mourir. »

À l'époque, nous avions déjà arrêté de lui dire qu'elle trouverait un emploi, qu'elle aurait

plus d'argent, rencontrerait un homme, pourrait vivre une seconde vie.

En plus de ça, nous n'adorions pas vraiment notre neveu et toute cette situation.

Henne-la-Flamme attendit sa récompense jusqu'à l'âge de soixante-huit ans. Je suppose que c'est alors qu'elle comprit qu'elle n'arriverait jamais.

Je parlais à peine de la mort de ma sœur. Ni à mes amis. Ni à mes collègues écrivains.

La honte.

En plus, qu'en avaient-ils à faire de Henne ? Bon Dieu, même moi, je ne lui avais pas rendu visite depuis des années. Comme pour Scrooge, elle était pour moi le fantôme d'un passé dont je n'avais pas besoin. Un souvenir que je préférais garder à distance. Noir, calciné, une harpie.

Même si je rêvais d'elle. Les cheveux au vent, elle était assise en haut d'un arbre, sur une branche nue.

« Ksst ! »

J'essayais de la chasser.

Bien sûr, Henne-la-Flamme n'est pas son vrai nom. C'est le nom qu'Isaac Bashevis Singer a donné à l'un de ses formidables personnages embrasés par la colère, et je l'appelle ainsi parce que c'est ce qu'elle a fait : allumer une flamme. Ce fameux 13 novembre, elle a produit des étincelles à chaque marche de l'escalier, comme une allumette.

Oui, Henne-la-Flamme est tombée dans l'escalier, et bien que l'écrivain que j'étais ait employé toutes ses forces à réprimer cette histoire, je crois que j'ai même essayé de l'étouffer, de l'asphyxier à mains nues, je n'ai plus d'autre choix que de retourner vers une histoire dont je pensais avoir réchappé et qui n'a jamais été mon histoire à moi seule, mais notre histoire à nous tous. Comme si nous étions les racines d'un arbre, un unique être méandreux.

Voyez-vous, je suis l'un des enfants Holbein.

Fille d'Henri Elias Henrikus Holbein.

Le brillant architecte de nos peurs et de nos enthousiasmes, grand maître et metteur en scène de nos moments d'extrêmes délices et terreurs.